

# L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut

n° 9

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

18 juin 2015

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LEON BLOY.

## Les couleurs de l'histoire

L'allongement inconsidéré de la vie humaine a une conséquence qu'on souligne trop peu, c'est qu'il est de plus en plus difficile d'écrire l'histoire. La recherche de la vérité est en effet une chose contre laquelle les acteurs et les témoins luttent avec opiniâtreté, en paroles et par écrit, jusqu'à leurs dernières forces. On a beau dire que « les faits sont têtus », les mots le sont plus encore.

Tant que les acteurs et les témoins sont encore en vie, il est presque impossible de raconter un événement tel qu'il s'est passé. C'est vrai aujourd'hui plus que jamais, d'abord parce que le moindre événement malheureux donne lieu à l'érection d'innombrables monuments qui encombrant la voie publique et choquent le bon goût, ainsi qu'à la tenue de cérémonies commémoratives fastidieuses, mais qu'il est difficile de supprimer puisqu'elles sont assorties de jours de congé. Ensuite parce que les témoins vivent de plus en plus longtemps, et sont d'autant mieux disposés à répéter les mensonges officiels que la distribution des médailles qui récompensent cette docilité continue jusqu'à la disparition du dernier d'entre eux.

Des deux événements qu'on commémore le 18 juin, un seul commence à être entrevu sous un jour à peu près réaliste, c'est la bataille de Waterloo. Il a fallu pas moins de deux cents ans pour y parvenir. Quant à l'appel du 18 juin lancé de Londres par le général de Gaulle, combien d'années faudra-t-il pour qu'on cherche à éclaircir ce point : a-t-il ou non été prononcé ?

De ce triomphe du mensonge, de la légende et du roman sur l'histoire, il ne faut pas accuser l'opinion publique. Bien des historiens ont admis sans sourciller qu'il était possible que le gouvernement britannique invitât un officier français à protester, dès le 18 juin 1940, contre un armistice qui ne fut signé que le 22. Laissons cette question

en suspens, bien que les témoins oculaires soient déjà morts, sans d'ailleurs d'avoir pu se mettre d'accord sur un point aussi simple que l'heure d'enregistrement de cet appel. Lequel aurait été diffusé sur les ondes plusieurs heures après, mais dont un technicien négligent, un insulaire sans



doute mal informé de la guerre qui se déroulait sur le continent, négligea de conserver la copie... Si bien que le premier message dont l'enregistrement subsiste date – ô surprise ! – du 22 juin.

L'un des faits les plus connus de la bataille de Waterloo repose, lui aussi, sur une prétendue négligence administrative. Cette bataille (qui, soit dit en passant, ne s'est pas déroulée à Waterloo)

a inspiré et inspire encore de nombreux auteurs. La *Bibliographie analytique des témoignages oculaires imprimés sur la campagne de Waterloo*, parue en 2004, compte pas moins de 832 pages imprimées en petits caractères sur deux colonnes, et recense près de mille témoignages, auxquels il faut ajouter ceux qui n'ont jamais été imprimés, et ceux qui ne sont que de seconde main. Du côté de la littérature, on retiendra notamment Thackeray dans *la Foire aux vanités*, Stendhal dans *la Chartreuse de Parme*, Hugo dans *les Misérables*.

### L'histoire de style pompier

Pourtant, les deux ouvrages sur le sujet qui eurent le plus grand succès n'appartiennent ni au genre historique, ni au genre littéraire. Ce sont *l'Histoire du consulat et l'empire* de Thiers et *le Mémorial de Sainte-Hélène* de Las Cases. Ces deux gros livres s'apparentent, par le fond et par la forme, au style « pompier » qui a envahi la peinture du XIX<sup>e</sup> siècle, style ainsi nommé en raison de son aspect pompeux, mais aussi parce que les casques à l'antique qu'on y voit en quantité rappellent celui des sapeurs-pompier.

Napoléon a pris soin de se faire immortaliser sous de nombreux déguisements et dans des poses aussi avantageuses qu'imaginaires. Dans *les Pestiférés de Jaffa* du baron Gros, on voit le général Bonaparte, intrépide, rendant visite aux malades ; or, loin d'agir ainsi, il suggéra à Desgenettes de s'en débarrasser en leur administrant de l'opium, ce que le médecin refusa (autres temps, autres mœurs). *Le Sacre de Napoléon* de David, bien connu pour dépeindre la scène telle qu'elle n'a pas eu lieu, s'offre le luxe d'y faire figurer M<sup>me</sup> Bonaparte mère, qui n'y était pas. Napoléon avait compris que pour mentir, plus encore que pour dire la vérité, « un bon dessin vaut mieux qu'un long discours ».

Par la suite, artistes et poètes conservèrent bénévolement l'habitude de préférer l'invention aux faits. Ainsi, *la Retraite de Russie* de Meissonier montre Napoléon chevauchant en tête des troupes, alors qu'il avait filé depuis belle lurette à bord de sa berline. Et, de Waterloo, l'instant que la mémoire populaire a retenu est celui que Hugo a immortalisé dans *l'Expiation* : « Soudain joyeux, il dit : Grouchy ! – C'était Blücher ! »

Or jamais Grouchy ne reçut l'ordre de se rendre à Waterloo. Il avait même reçu l'ordre formel de ne pas le faire. Mais de Sainte-Hélène, où les maux qui taradaient son corps malade n'avaient pas affaibli son génie de la propagande, Napoléon prétendit avoir expédié un courrier

chargé de porter à Grouchy l'ordre, ou plutôt le contre-ordre, de rejoindre le champ de bataille principal. Las ! de même que l'enregistrement de l'appel du 18 juin fut le seul à ne pas être conservé, cet ordre fut, de tous ceux des guerres du premier empire, le seul à demeurer introuvable en original comme en copie. Cette double disparition témoigne, à elle seule, de l'importance de ces documents.

Or, faute de disposer de la pièce à conviction, les historiens crurent sur parole ceux des acteurs qui, parmi des milliers d'autres, avaient le plus intérêt à travestir les faits. C'est un genre d'acquiescement « faute de preuve » qu'on espère ne pas trop voir se produire dans les tribunaux !

Napoléon, notamment, avait bien des choses à cacher. La première était que, en dépit d'une forte supériorité numérique, il n'était pas parvenu à vaincre l'armée britannique. L'arrivée de Blücher renversait cette supériorité au profit des alliés. Napoléon put alors prétendre avoir ployé sous le nombre, tout en rejetant la faute sur l'un de ses maréchaux les plus fidèles et les plus intègres. Ce qui avait en outre l'intérêt de masquer le fait que, depuis Austerlitz, jamais il n'avait remporté de victoire à moins d'avoir non seulement la supériorité numérique, mais d'excellents généraux pour le faire à sa place.

### L'art du déguisement

Quel dommage que la légende de ce grand homme se réduise à une ribambelle de scènes aussi fausses que grandiloquentes ! Car elle comporte de nombreux épisodes pittoresques et vrais, à peu près inconnus du public. Le voyage de l'empereur déchu vers l'île d'Elbe, au lendemain de sa première abdication, en avril 1814, offre un récit bien plus captivant que sa fuite après Waterloo, qui n'a rien de rare (il avait fui l'Égypte et la Russie avec la même hâte).

On le voit d'abord, déguisé en postillon, chevaucher en avant de sa propre voiture. Plus tard, débusqué au fond de sa berline par une femme en colère, il se met à crier : « Vive le roi ! » A la fin, il troque ses vêtements (et son chapeau prudemment orné d'une cocarde blanche) contre l'habit blanc du général Koller, assorti de la casquette prussienne du général de Waldebourg, dont la visière avait l'avantage de dissimuler ses traits, et du manteau vert du général Chouvaloff. Quelle préfiguration saisissante de l'équilibre européen qui allait succéder à son épopée sanglante !

Il y manquait, il est vrai, une touche finale d'un beau rouge vif. La brillante victoire de Wellington allait l'apporter un an plus tard. ■